

CONFÉRENCE de Mgr CENTÈNE

Pèlerinage des grands-parents du Mouvement ANNE et JOACHIM Ste Anne d'Auray - 7 octobre 2018

Le Père Théraud souhaitait que je vous parle des grands-parents et voulait aussi que je vous parle de saint Vincent Ferrier en cette année jubilaire, pour notre diocèse, du 6^{ème} centenaire de sa mort. Comment parler des grands-parents à la lumière de saint Vincent Ferrier ? Nous allons essayer de le faire.

Saint Vincent Ferrier apôtre de l'espérance

Saint Vincent Ferrier a été, entre toutes autres qualités, l'apôtre de l'espérance et je crois que le rôle des grands-parents est vraiment d'être des témoins de l'espérance, et des semeurs d'espérance.

Pourquoi ? Parce que l'espérance, comme la foi, se nourrit de la mémoire. Le Pape François, le 16 août 2018, twittait cette phrase : « La foi se nourrit de mémoire. Que Dieu a fait de belles choses pour nous ! Que notre Père est généreux ! ». Si la Foi et l'Espérance, sa sœur dans la triade des vertus théologales, se nourrissent de mémoire, les grands-parents sont témoins et semeurs d'espérance parce qu'ils portent la mémoire. La Foi et l'Espérance se nourrissent de la mémoire : c'est en se rappelant ce que Dieu a fait pour nous dans le passé que nous pouvons avoir de solides raisons d'espérer en Lui pour le présent et pour le futur. C'est la dynamique de la prière judéo-chrétienne, la dynamique du mémorial : les psaumes rappellent ce que Dieu a fait pour nos pères et affirment l'espérance qu'il fera la même chose pour nous.

Saint Vincent Ferrier a été un grand apôtre de l'espérance dans une époque marquée par le désespoir, comme nous allons le voir. Le rôle des grands-parents est d'être aussi des apôtres, des semeurs d'espérance dans notre époque qui ressemble furieusement à celle de saint Vincent Ferrier ; même si les raisons d'inquiétudes ne sont pas les mêmes, l'inquiétude est là.

A propos d'espérance je voudrais d'abord vous donner une très belle citation de Georges Bernanos tirée d'une conférence donnée en 1945 :

« Qui n'a pas vu la route, à l'aube entre deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance. L'espérance est une détermination héroïque de l'âme, et sa plus haute forme est le désespoir surmonté. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prennent faussement pour de l'espérance. L'espérance est un risque à courir, c'est

même le risque des risques. L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme...

On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. Le démon de notre cœur s'appelle « À quoi bon ! ». L'enfer, c'est de ne plus aimer. Les optimistes sont des imbéciles heureux, quant aux pessimistes, ce sont des imbéciles malheureux. On ne saurait expliquer les êtres par leurs vices, mais au contraire par ce qu'ils ont gardé d'intact, de pur, par ce qui reste en eux de l'enfance, si profond qu'il faille chercher. Qui ne défend la liberté de penser que pour soi-même est déjà disposé à la trahir.

Si l'homme ne pouvait se réaliser qu'en Dieu ? Si l'opération délicate de l'amputer de sa part divine – ou du moins d'atrophier systématiquement cette part jusqu'à ce qu'elle tombe desséchée comme un organe où le sang ne circule plus – aboutissait à faire de lui un animal féroce ? Ou pis peut-être, une bête à jamais domestiquée ? Il n'y a qu'un sûr moyen de connaître, c'est d'aimer.

Le grand malheur de cette société moderne, sa malédiction, c'est qu'elle s'organise visiblement pour se passer d'espérance comme d'amour ; elle s' imagine y suppléer par la technique, elle attend que ses économistes et ses législateurs lui apportent la double formule d'une justice sans amour et d'une sécurité sans espérance. »

Dans les propos que nous allons tenir maintenant sur saint Vincent Ferrier, et surtout dans la dernière partie de ces propos, nous reviendrons à cette citation.

Les drames de l'époque de la vie de saint Vincent Ferrier

Le 5 avril 1419 saint Vincent Ferrier mourait à Vannes. Nous célébrons le 5 avril 2019 le sixième centenaire de sa mort. Arrivé à Vannes le 14 mars 1418, il a donc passé la dernière année de sa vie à évangéliser la Bretagne comme prédicateur itinérant, ce qu'il faisait déjà depuis une vingtaine d'années.

Pour comprendre la personnalité de saint Vincent Ferrier et quel exemple il peut nous donner aujourd'hui, à nous qui voulons être comme lui des porteurs d'espérance, pour comprendre aussi l'actualité de son message, il faut le situer dans son contexte historique à la fin du Moyen-Âge. Cette époque précède la Renaissance, nom signifiant qu'il y avait eu une « mort ».

L'époque à laquelle vivait St Vincent Ferrier est l'extrême fin du Moyen-Âge, dont on estime la fin en 1492 avec la découverte de l'Amérique et la libération de l'Europe, otage de la présence musulmane. Cette époque était marquée par quatre drames :

1 – L'opposition entre la chrétienté et l'islam, situation qui ressemble à la nôtre. Saint Vincent Ferrier est né à Valence en Espagne ; la reconquête de l'Espagne par les chrétiens n'est pas terminée. Le sud de l'Espagne est encore aux musulmans : le dernier califat d'islam espagnol, celui de Grenade, ne

capitulera qu'en 1492, soit soixante-quinze ans après la mort de St Vincent Ferrier.

2 – La Guerre de Cent ans 1337-1453.

3 – Le troisième drame qui défigure l'Europe : la grande peste de 1347 à 1352 se termine deux ans après la naissance de saint Vincent Ferrier. Après 1352 elle laissera, dans les générations qui l'auront connue ou en auront entendu parler, un souvenir d'épouvante sans comparaison possible. En cinq ans presque le tiers de l'humanité connue a disparu : Europe, Nord de l'Afrique et une partie des Indes. Vingt-cinq millions de victimes ! Les rescapés se demandent ce qu'il va leur advenir, d'autant que parallèlement à cette grande peste, la guerre de cent ans est déclarée : cent ans d'escarmouches, de combats, et dans l'intervalle des grandes compagnies de militaires désœuvrés effraient les campagnes. Une ambiance de fin du monde pèse sur le reste de l'humanité de ce que nous appelons aujourd'hui l'Europe et une partie de l'Asie.

4 – Le quatrième drame : le « Grand Schisme » (1378-1417). Saint Vincent Ferrier étant né en 1350, ayant été ordonné en 1378, et étant mort en 1419, ce Grand Schisme recouvre à peu près toute sa vie sacerdotale. Nous allons donc nous attarder sur cet aspect, car saint Vincent Ferrier a été un des plus importants protagonistes de ce Grand Schisme.

Pour comprendre le Grand Schisme il faut d'abord évoquer le « serpent de mer » de la chrétienté médiévale : la querelle du sacerdoce et de l'empire. Fallait-il mettre en œuvre une théocratie pontificale ou un césaro-papisme ? Ou, plus simplement, qui du successeur de Pierre ou du successeur de Constantin doit-il avoir le pouvoir ?

Cette ligne de fracture parcourt tout le Moyen Age avec des accalmies, des moments de luttes plus intenses, et des revers de fortune alternativement pour l'empereur ou pour le pape. On peut penser ainsi à la lutte entre l'empereur d'Allemagne Henri IV et Grégoire VII qui se termine le 28 janvier 1077 à Canossa lorsque l'empereur vient à genoux, en chemise dans la neige, s'humilier devant le pape pour lui demander pardon et lui demander de lever l'excommunication dont il l'a frappé. Plus tard Frédéric II, dit Barbe Rousse, s'opposera à Innocent II et Innocent IV, lutte qui se terminera d'abord par la mort de Frédéric II en 1250. Son fils, Conrad IV la poursuivra, tout au long de sa vie, contre Innocent IV, et elle se terminera par l'affaiblissement complet de l'empire au profit de la papauté ; à la mort de Conrad IV en 1254 l'empire va rester vacant pendant près de vingt ans.

Le pape a gagné mais si le pape a gagné, la papauté a deux talons d'Achille :

- si les papes ont réussi à se rendre maîtres du monde, ils ne sont pas maîtres de Rome : ils règnent sur l'univers sans régner chez eux. L'anarchie sévit à Rome et dans les campagnes environnantes. Rome et ses environs sont divisés en diverses factions de la noblesse romaine qui vont passer leur temps à se disputer le trône du pape qui règne sur le monde.

- la papauté, pour affaiblir l'empire, a suscité des royautes nationales, facilité, aidé l'émergence de dynasties nationales. Ces monarques, nés de la volonté papale de se débarrasser de l'empereur germanique, ont pris peu à peu la place de l'empereur. Les légistes de Philippe Le Bel diront : « le roi de France est empereur en son royaume ».

Ceci va relancer une nouvelle lutte entre le sacerdoce et l'empire se terminant, au bénéfice des rois de France par la lutte entre Philippe le Bel et Boniface VIII et l'attentat d'Anagni (8 septembre 1303) : Guillaume de Nogaret, envoyé par Philippe le Bel, gifle le pape et le fait prisonnier. Ceci se renouvellera lorsque les troupes révolutionnaires s'empareront de Pie VI (20 septembre 1798), et lorsque Bonaparte s'emparera de Pie VII, le gardant prisonnier à Fontainebleau (juillet 1809).

La victoire de Philippe Le Bel sur Boniface VIII va amener un fait inattendu, mais pas inespéré du roi : le successeur de Boniface VIII, Clément V, sera français : Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, est élu pape grâce à sa mise sous tutelle du roi de France. Il vient s'établir en Avignon en 1305.

C'est alors que commencera ce que Pétrarque appellera « la captivité de Babylone ». Sept papes successifs vont résider en Avignon de 1305 à 1377. Pendant soixante-douze ans Avignon sera la capitale de la chrétienté parce que le pape n'est pas en sûreté à Rome. Pourtant des voix saintes, comme celle de sainte Catherine de Sienne, se font entendre pour que le pape revienne à Rome. Certaines premières tentatives échouent, mais en 1378 Grégoire XI, élu en Avignon et y vivant, décide de retourner à Rome. La même année il meurt.

À sa mort un successeur est élu mais l'élection se passe très mal parce que l'insécurité a repris ses droits à Rome. L'élection se passe sous les menaces de la foule, excitée par l'aristocratie romaine, exigeant un pape romain ou au moins italien. La foule entoure le château, les serviteurs sont massacrés, et devant la menace de l'irruption de la foule les cardinaux se jettent sur le premier romain qui passe et ils élisent Urbain VI sur le seul fait qu'il soit italien !

Les premiers mois du pontificat d'Urbain VI sont catastrophiques. Il est d'un caractère très vindicatif, et se révèle bientôt être un véritable dictateur. Il emprisonne des cardinaux, si bien que quelques cardinaux se disent qu'il a été élu dans un contexte tel qu'on peut se demander s'il est vraiment pape. Ces cardinaux vont alors attaquer cette élection qu'ils disent avoir eu lieu sous la pression de la foule, n'avoir été ni libre ni valide. Ils se réunissent et le 31 octobre 1378, à Fondi près de Rome, ils élisent un nouveau pape : le Cardinal Robert de Genève qui prend le nom de Clément VII. Celui-ci part aussitôt s'installer en Avignon. Désormais la chrétienté est coupée en deux ; les royaumes se rangent autour de l'un ou de l'autre de ces deux papes ; les ordres religieux se divisent tous en deux obédiences, celle de Rome et celle d'Avignon selon le pays où ils se trouvent. Très vite les frontières politiques se confondent avec la frontière religieuse dans le contexte de la Guerre de Cent ans : le pape étant en Avignon les français et leurs alliés sont pour le pape d'Avignon. Il est alors bien évident que l'Angleterre et ses alliés ont choisi le pape de Rome.

Face à cette situation, bien entendu intenable car il ne peut y avoir deux papes, deux théories s'opposent :

- celle de la souveraineté pontificale, l'Église c'est le successeur de Pierre, il ne peut y avoir deux papes et il faut donc d'abord savoir qui est le vrai pape selon la thèse classique de l'Église.
- celle du conciliarisme : le concile œcuménique est supérieur au pape, donc réunissons les évêques en concile, ils parviendront alors à diriger l'Église avec un ou deux papes. Cette thèse du conciliarisme réunit un concile à Pise avec cinq cents évêques et cardinaux. Ce concile dépose les deux papes et en élisent un troisième en 1409, Alexandre V. Les deux papes élus ne sont pas impressionnés, n'en tiennent pas compte, ne démissionnent pas et il y a alors trois papes !

En résumé saint Vincent Ferrier a vécu cette période extrêmement troublée de la vie du monde et de la vie de l'Église : né en 1350, il a connu les 5 ans de la Grande peste, la Guerre de Cent ans entre la France et l'Angleterre depuis 1337, l'Église, confrontée à l'exil du pape en Avignon depuis 1305, qui connaît de 1378 à 1418 le Grand Schisme d'Occident au cours duquel deux, puis trois papes se disputent le siège de Pierre. Vincent, comme on le verra, prendra une grande part avec de nombreux chrétiens, aux efforts pour mettre fin à ce Grand Schisme.

La vie de saint Vincent Ferrier

Schématiquement on peut distinguer dans sa vie trois périodes de vingt ans :

- vingt ans de formation : 1357 – 1378
- vingt ans de participation au gouvernement de l'Église : 1379 - 1398
- vingt ans de prédication itinérante : de 1399 à sa mort en 1419.

Les parents de saint Vincent Ferrier étaient des gens aisés, son père était notaire ; ils le destinent à devenir prêtre. A sept ans Vincent reçoit la tonsure, est clerc et commence ses études qu'il poursuit jusqu'en 1378. En 1367 il renonce à devenir prêtre pour être moine chez les Dominicains de Valence. Il continue sa formation à Barcelone, Lérida et Toulouse.

En 1378 il est ordonné prêtre et est aussitôt élu prieur du couvent de Valence. Le Grand Schisme éclate alors, Urbain VI est élu dans des conditions contestées, Clément VII élu par quelques cardinaux s'installe en Avignon. Vincent va se trouver impliqué dans ce conflit parce que Clément VII, le pape d'Avignon, envoie un ambassadeur en Espagne pour s'assurer de la fidélité des rois d'Espagne ; l'unité de l'Espagne n'est pas encore faite : il y a le royaume de Navarre à l'ouest, le royaume d'Aragon au nord, le royaume de Castille au centre, et tout le sud est encore entre les mains des Sarrazins. Clément VII envoie donc dans les cours espagnoles un ambassadeur, originaire de Valence, Pedro de Luna. Vincent devient rapidement son ami et son collaborateur. C'est le début pour Vincent d'une certaine ascension humaine et sociale ; Pedro de Luna l'introduit dans les cours d'Espagne.

Il devient le chapelain de la reine Yolande d'Aragon pendant deux ans de 1392 à 1394, et tous deux vont contribuer ainsi à asseoir l'autorité du Cardinal Pedro de Luna, et du Pape Clément VII qui a envoyé ce dernier. Vincent est convaincu, de bonne foi, de la validité des papes d'Avignon parce que le Cal Pedro

de Luna, devenu son ami et dont il est le collaborateur, a participé au conclave et lui a expliqué dans quelles conditions impossibles s'était déroulé le conclave qui avait élu Urbain VI, entraînant l'invalidité de l'élection.

Intellectuellement Vincent est vraiment convaincu que le vrai pape est celui d'Avignon, écrivant même un livre « *Le traité sur le schisme actuel de l'Église* », dans lequel il démontre la validité de l'élection des papes d'Avignon et la véracité du fait que ce soit eux les vrais papes. Lorsqu'en 1394, Clément VII meurt, Pedro de Luna est élu pour lui succéder et prend le nom de Benoît XIII.

Aussitôt Benoît XIII appelle son ami, Vincent Ferrer, auprès de lui pour le seconder, le nomme maître du sacré palais, grand pénitencier et Vincent devient même le confesseur du pape. En Avignon, Vincent est appelé à mener des ambassades auprès des diverses cours européennes pour les attacher au pape d'Avignon. Vincent, et Benoît XIII aussi, cherchent l'unité de l'Église, mais veulent faire la paix autour d'Avignon. Vincent est donc le théoricien et le propagandiste du pape d'Avignon, d'abord de Clément VII, puis de son ami Benoît XIII. Il s'emploie à cette tâche jusqu'en 1398.

Cette année-là, il traverse une période assez sombre : il voit que ses ambassades, pour réunir toutes les royautes autour du pape d'Avignon, ne remportent pas tous les succès qu'il en attendait. Il tombe gravement malade, au point que, le 4 octobre 1398, tout le monde est persuadé en Avignon que le Père Vincent Ferrer est en train de mourir. On attend l'annonce de sa mort, alors qu'à ce moment Vincent Ferrer vit une expérience mystique très profonde qui va bouleverser sa vie.

Dans son agonie le Christ lui apparaît entouré de saint François et saint Dominique, ce 4 octobre jour de la fête de saint François. Saint François et saint Dominique, de part et d'autre du Christ, demandent à celui-ci de guérir ce moine dominicain en train de mourir. Le Christ impose les mains sur la tête de Vincent Ferrer et lui dit : « A partir de maintenant, à l'image de ces deux grands saints, tu prêcheras à la manière des apôtres ». Vincent vit cet instant comme une conversion.

Dans la cathédrale de Valence il y a la bible de saint Vincent Ferrer qui l'accompagnait dans ses prédications itinérantes ; Vincent l'annotait de sa main : renvois, notes en bas de pages et en marges. En marge du récit de la conversion de saint Paul dans les Actes des Apôtres, on lit encore de la main de saint Vincent Ferrer : « *ma conversion fut à Avignon* ».

A partir de ce moment Vincent prend ses distances avec Avignon. Benoît XIII l'utilise encore pour quelques missions diplomatiques et Vincent met à peu près un an pour se libérer des liens qui le rattachent à la cour d'Avignon. Benoît XIII essaie tout pour le garder : il veut le nommer évêque, le créer cardinal, mais Vincent refuse tous les honneurs qui lui sont proposés par le pape. Il veut partir sur les routes prêcher à la manière des apôtres. Le 23 novembre, ayant réussi à couper tous les liens qui le rattachent à la cour d'Espagne, il part tout seul prêcher sur les places et les carrefours. Il commence par la Provence, remonte les vallées des Alpes, le nord de l'Italie, la Suisse, le sud de l'Allemagne. Cette prédication itinérante va durer vingt ans, parcourant tout ce qu'on connaît et le royaume de France.

Il s'en tient quand même aux royaumes dans l'obédience du pape d'Avignon et ne descend pas trop vers Rome. Il prêche ainsi à Marseille, Perpignan, Besançon, puis il revient en Espagne et d'Espagne, il retourne à

Perpignan où se tient une grande réunion autour de Benoît XIII. C'est là qu'il finit de se séparer de Benoît XIII. Lui, Vincent, qui a convaincu les rois d'Espagne de s'attacher au pape par son traité sur le schisme, de retirer son soutien à Benoît XIII dans le contexte d'un deuxième concile, le concile de Constance (1414-1418), après celui de Pise. Retirer son soutien à Benoît XIII est pour lui une décision qui est un véritable martyr : il était persuadé que Benoît XIII était le vrai pape, et il était son ami. Mais Vincent va au-delà de son intelligence et de son affection parce qu'il estime que le bien et l'unité de l'Église l'exigent. C'est après s'être retiré de l'obédience des papes d'Avignon en 1416 qu'il commence à venir jusqu'en Bretagne dans un périple à lire dans ma Lettre Pastorale.

L'actualité de saint Vincent Ferrier

Alors qu'est-ce qui fait aujourd'hui l'actualité de saint Vincent Ferrier ?

- ***l'intérêt de sa prédication*** : prédication de l'Évangile. Saint Vincent Ferrier a évangélisé à la manière des apôtres. Dans le contexte actuel de la Nouvelle Évangélisation, nous avons tout à apprendre de la manière dont il évangélisait, une évangélisation qui se basait sur sa propre conversion. Avant d'être missionnaire, saint Vincent Ferrier est d'abord un véritable disciple, « *un disciple missionnaire* » comme le dit si bien le Pape François. La prédication de saint Vincent Ferrier avait pour but le rétablissement de la paix dans le cadre de la Guerre de Cent ans, et le rétablissement de l'unité de l'Église dans le cadre du schisme. Dans le contexte de fin du monde qu'était le sien avec la Grande Peste, la Guerre de Cent Ans, le Grand Schisme et les guerres contre les musulmans, l'univers de saint Vincent Ferrier s'était « *réensauvagé* ».

- ***les similitudes entre notre époque et la sienne***. Saint Vincent a été un apôtre de l'espérance dans une société qui était marquée par la désespérance et la mort, apôtre de la paix dans une société de violence « *réensauvagée* »

- ***un martyr de l'unité de l'Église*** dans une époque de divisions.

Qui pourrait dire que notre époque est fondamentalement différente de celle de saint Vincent Ferrier, avec sa culture de mort, la disparition de ces « *panneaux de signalisation* » qui permettent de tracer pour l'homme un chemin de dignité et d'humanité ?

Face aux situations de son époque si comparables à la nôtre, le grand remède apporté par St Vincent Ferrier a été la prédication de la Vérité.

Notre époque connaît elle aussi une époque de « *réensauvagement* » dans laquelle il faut, et particulièrement les grands-parents, faire briller la lumière de l'Espérance : le réensauvagement des faits divers et l'évanouissement de la loi, comme le dit le plus récent de nos anciens ministres de l'Intérieur, qui mettait en évidence la situation des banlieues soumises à la loi du plus fort, la loi des islamistes, et la loi des trafiquants de drogue.

C'est ce qui se passe quand la Vérité s'estompe au profit du relativisme et de l'immanentisme, quand il n'y a plus de Vérité transcendantale. Chacun a sa

vérité et celle qui s'impose est celle qui dispose de la force de frappe la plus violente. C'est exactement ce que nous voyons aujourd'hui. Ce n'est plus le royaume très circonscrit de Grenade aux confins de la chrétienté qui est soumis à la loi du plus fort promue par la charia, c'est un ensemble de territoires disséminés, une mosaïque, un puzzle qui ne demande qu'à se reconstituer.

A côté de cette violence qu'on peut appeler violence des faits divers, il y a aussi :

- la violence « en col blanc » : violence d'un libéralisme économique sans frein et sans conscience qui n'a pas de vue à long terme sur l'humanité. Ces violences sont nombreuses et bien connues :

- la dégradation de la planète, que le Pape appelle « notre maison commune »
- l'enrichissement considérable des plus riches qui ne sont qu'une petite minorité et l'appauvrissement progressif mais inéluctable des autres, la précarisation de plus en plus menaçante pour un nombre de familles de plus en plus grand ; il n'y a même plus en France de ministère de la Famille pour veiller à cela.
- la marchandisation des relations, la financiarisation de toutes les activités, la disparition progressive du bénévolat, la marchandisation des services et bientôt des corps avec la GPA, la nourriture falsifiée, la santé menacée par les impératifs financiers.

- la violence, dans nos sociétés démocratiques, des institutions et administrations dont le gigantisme et la standardisation rejettent les administrés dans l'anonymat d'un guichet ou d'un dossier informatique, aggravant ainsi les situations de souffrance. Le sentiment d'impuissance et d'absurdité génère parfois une réaction de violence en réponse à une situation qui, pour les gens, est incompréhensible.

Ce sont autant de signaux d'alarme face aux impasses d'un monde qui ne sait plus où il va. Mais il y a aussi :

- la violence des éléments de langage : la fabrication d'une langue de bois, d'un discours anesthésiant, de paroles officielles qui masquent la noirceur de la réalité, l'émergence d'un discours savant digne des médecins de Molière ou des Précieuses Ridicules, d'une langue de clerc, d'un retour au nominalisme destiné à nous faire accepter l'inacceptable : aujourd'hui un chat ne s'appelle plus en chat, c'est « un mammifère quadrupède à griffes rétractiles » ; dans plusieurs circulaires de l'Éducation nationale, un ballon est devenu « un référent rebondissant ».

Si un licenciement évoque une personne privée d'emploi et une famille privée de ressources, un grand nombre de licenciements devient un plan social ou une restructuration dans lequel on est invité à voir une valeur positive pour l'économie globale.

On ne parle plus de décroissance mais de croissance négative ; d'opprimés mais d'exclus : circulez, il n'y a rien à voir, un exclu ne peut plus rien puisqu'il n'est plus dans le système. Sa révolte est stérile, insignifiante, sans danger pour

le système puisqu'il est à l'extérieur. Un système qui s'impose à tous à la manière des mythes ou des oracles de l'antiquité.

Ce ne sont que quelques exemples de langage politiquement correct destiné à valoriser le mythe du progrès, d'un progrès dans fin. Le langage masque la réalité toute simple et ce déni de réalité est sans doute la forme la plus haute, la plus aboutie et la plus sophistiquée de la violence puisqu'elle disqualifie de manière radicale celui qui n'adhère pas à ce meilleur des mondes.

- l'évolution des lois de bioéthique : la congélation des ovocytes permet-elle à la femme de gérer librement sa carrière ou bien permet-elle à la femme d'être totalement soumise à la loi du travail et aux impératifs de la consommation qui font marcher notre système économique ?

Vous le voyez toutes ces questions de lois éthiques, de loi bioéthique et du système économique du monde dans lequel nous vivons, sont extrêmement liées et pas seulement dans la valeur marchande des laboratoires pharmaceutiques. Elles sont liées dans toute une structure que saint Jean-Paul II appelait « *la culture de mort* » ou « *la structure de péché* ».

Témoigner de l'Espérance

C'est dans ce monde qui est le nôtre, et plus encore celui de vos enfants et de vos petits-enfants, que nous devons apporter le témoignage de l'Espérance. Pour rencontrer l'espérance, disait Bernanos par ma voix au début de cette conférence « *il faut être allé au-delà du désespoir* ». Encore faut-il le nommer ; bien maladroitement j'ai essayé de le faire.

Bernanos disait encore « *on ne va jusqu'à l'Espérance qu'à travers la Vérité* » et voilà sans doute un autre aspect de la mission des grands-parents : être témoins de l'Espérance et de la Vérité. De grâce, apprenez à vos petits-enfants à détricoter ce langage ; la vérité toute simple, aidez-les à se la réapproprier. Cette vérité pour nous elle porte un nom, le nom de Celui qui a dit « *je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* », tandis que Satan est le père du mensonge.

Je crois que l'espérance s'incarne dans un retour à la réalité, la réalité toute simple, mais la réalité complète, pas la réalité réduite au matérialisme, qui n'est qu'une réalité tronquée.

Je reviens, comme je vous l'avais dit, à la citation de Bernanos : « *si l'on amputait l'homme de sa part de divin, on aboutirait à faire de lui un animal féroce* ». Cette amputation de la part de divin de l'homme n'est-elle pas la cause de ce réensauvagement que j'évoquais et auquel nous assistons aujourd'hui ?

Quand on supprime la transcendance, quand la vérité est réduite au relativisme, au subjectivisme, la seule valeur qui subsiste est celle de la force brute qui fait des uns des prédateurs et des autres des bêtes domestiquées. C'est exactement ce que disait Bernanos. C'est la raison pour laquelle il n'y aura pas de renouveau de l'humanisme sans une redécouverte des valeurs spirituelles ; ces valeurs spirituelles passent par la prière, les sacrements, l'eucharistie, pour que la part de divin de l'homme « *ne tombe pas desséchée comme un organe dans lequel le sang ne coule plus* » selon l'expression de Bernanos.

Les grands-parents peuvent, je crois, donner ce témoignage de la prière, de la part de divin qui est dans l'homme, parce qu'ils en vivent. Le renouveau, la

renaissance passe aussi par la culture, par la réappropriation de notre histoire. C'est ce que j'essaie de faire avec saint Vincent Ferrer.

La réappropriation de notre histoire nous permet de voir qu'il y a eu d'autres crises et qu'elles ont été surmontées, pour aussi graves qu'elles soient. La culture permet d'échapper à l'abrutissement du travail, elle ouvre des perspectives nouvelles qui permettent de ne pas se laisser obnubiler par les difficultés présentes et de s'y noyer. La culture, disait saint Jean-Paul II, est « *ce par qui l'homme devient plus homme et nous ne pouvons lutter contre la déshumanisation ambiante qu'en apportant un surcroît d'humanité qu'est la culture* ». C'est précisément ce qu'apportent la foi et la culture.

C'est en étant plus homme, en étant entièrement homme, corps et âme, que nous pourrions exiger que l'économie soit au service de l'homme et non l'homme au service de l'économie. L'Espérance n'est pas un anesthésiant qui nous fait attendre le bonheur dans l'autre monde. Elle est au contraire un puissant moteur pour agir aujourd'hui. C'est de cette Espérance que les grands-parents pourront être, mieux que quiconque, les témoins.